

souscrire à la convention qui leur fut proposée par les Férias à la suite de l'événement qui plongeait dans le deuil leurs deux familles. Sibylle dut être élevée à la campagne pour venir habiter l'hôtel de Vergnes quand arriverait le moment de polir son éducation, de la présenter dans le monde et de songer à son mariage. La comtesse de Vergnes, en particulier, femme très mondaine, encore jeune et qui croyait l'être un peu plus qu'elle ne l'était, accepta avec empressement une combinaison qui ajournait son rôle de grand-mère et en éloignait les apparences sensibles.

Nous sommes forcés d'avouer que les premières années de Sibylle-Anne de Férias n'offrirent rien de très remarquable. L'enfant était jolie : elle avait de grands yeux d'azur habituellement doux et sérieux, mais qui prenaient une teinte plus foncée quand elle se livrait à ces bruyantes et mystérieuses colères qui s'apaisent dans les vagues incantations des nourrices. Sibylle, pour dire la vérité, était assez prodigue dans ses transports, qui ne sont pas le charme principal de son âge. Un soir d'été, comme on venait de la poser dans son berceau, en face d'une fenêtre qu'on laissait ouverte à cause de l'extrême chaleur de la journée, elle fut prise d'un accès de fureur si véhément et si prolongé que le marquis et la marquise accoururent en même temps dans sa chambre. La nourrice avait épuisé toutes ses ressources sédatives, et déclarait n'y rien comprendre ; la marquise chanta, le marquis gronda : l'enfant criait toujours et se pâmait.

— C'est réellement à n'y pas tenir ! dit le marquis. Il faut qu'il y ait une épingle dans ses langes ; voyez nourrice !

— Non, mon ami, dit la marquise, ce n'est pas cela ; elle veut quelque chose.

— Mais que veut-elle, ma chère ? Tâchez de le découvrir, je vous en supplie, car, je le répète, on n'y tient pas !

— Mon ami, reprit la marquise, qui avait étudié avec la supériorité de son instinct maternel la direction des regards et des bras de l'enfant exaspérée, je sais ce qu'elle veut : c'est une étoile.

— Dieu me pardonne, je crois que vous avez raison... Oui, cela est clair... elle veut une étoile.

— Alors, dit la nourrice, il faut allumer un papier, monsieur le marquis, et lui mettre dans la main.

— Non, non, dit le marquis, je n'entends point cela. Outre qu'il ne faut jamais mentir aux enfants, je ne céderai pas à ce caprice. Nourrice, ajouta-t-il d'un ton sévère, fermez la fenêtre.

Ce coup d'État fait et la fenêtre close, Sibylle Anne, après un moment de réflexion, prit le parti de s'endormir, et rêva probablement qu'elle tenait son étoile dans son petit poing fermé.

Quand Sibylle put joindre la parole au geste, il n'y eut plus moyen de douter que cette jeune personne n'eût reçu de quelque méchante fée oubliée à sa naissance le don fatal de concevoir les fantaisies les moins raisonnables, et d'en exiger la satisfaction avec une ardeur impérieuse qui, devant l'obstacle, s'irritait jusqu'à la frénésie. Cette disposition vicieuse, malignement observée par la bonne madame de Beaumesnil, lui faisait le plus grand plaisir ; elle désespérait en revanche la marquise de Férias.

— Convenez, mon ami, disait-elle en soupirant à son mari, qu'il y a du démon dans cet ange.

— Non, ma chère, répondait le vieux marquis, c'est de quoi je ne conviendrai pas. Il est certain que cette enfant voudra passionnément ce qu'elle voudra ; mais tant mieux, si elle veut le bien. Je vous vois souvent, ma chère, admirer les ongles rosés et transparents de cette petite fille ; je vous prierai de remarquer que, si vous n'en preniez soin, ils se tourneraient bientôt en griffes hideuses. Il en est de même des facultés qui nous sont départies par le ciel : ce sont des armes à deux tranchants,

également propres au bien et au mal. Plus ces facultés sont déterminées et puissantes, plus le don est riche : le tout est de les régler et de les diriger convenablement ; ce sera le devoir de Sibylle vis-à-vis d'elle-même le jour où elle sera entrée en possession de sa liberté morale ; jusque-là, c'est le nôtre. J'ai toujours considéré les parents, et tous ceux à qui échoit la tâche sacrée d'élever des enfants, comme responsables pour moitié des destinées qu'ils préparent. Je me fais cette idée de la justice de Dieu, qu'elle daigne remonter jusqu'à la source de nos fautes, les rechercher dans leurs premiers germes, et démêler avec une délicatesse d'équité suprême la part de tous dans la vie de chacun. Cette solidarité, dont nous rendrons compte, est un lourd fardeau sans doute ; mais, d'autre part, ma chère, il est doux de penser que notre influence sur l'avenir et sur le bonheur de nos enfants ne s'arrête pas à cette vie, et qu'elle se prolonge dans l'éternité. Quant à Sibylle, sans briser en elle l'instrument précieux de la volonté, qui est une faculté d'élite et une arme sans égale en ce combat de la vie, j'usurai de tout mon courage pour le ployer dans le sens du vrai, du raisonnable et du possible, bien que j'eusse préféré que cette lutte pénible eût été épargnée à ma vieillesse ; car j'avoue mon faible extrême pour cette enfant, et je serais désespéré qu'elle prît son grand-père, — son unique père, — pour un homme dur et insensible. Dieu sait pourtant que je ne le suis pas !

— Dieu ! et moi ! dit la marquise en levant vers son mari son clair regard empreint d'une tendresse infinie.

L'entretien de ces deux dignes vieillards fut interrompu soudain par des cris aigus qui venaient des jardins, et qui appelèrent immédiatement M. de Férias à la pratique de ses théories. Il se rendit sur le champ, le cœur oppressé, à son cruel devoir, et il aperçut sa petite-fille soutenant des pieds et des mains un combat acharné contre sa fidèle nourrice, laquelle avait été promue depuis deux ou trois ans aux fonctions de gouvernante. Cette scène déplorable se passait au bord d'un étang sur lequel trois ou quatre cygnes superbes promenaient sans bruit leur gracieuse majesté. A l'approche de son grand-père, Sibylle cessa de crier et l'attendit, l'œil enflammé, les lèvres serrées, dans une attitude résolue.

— Qu'y a-t-il donc, s'il vous plaît ? dit M. de Férias.

— Je veux monter sur le cygne ! dit brièvement Sibylle.

— Comment, monter sur le cygne ! reprit le marquis. Quelle est cette plaisanterie ?

La nourrice expliqua alors que Mademoiselle, après avoir distribué du pain aux cygnes avec beaucoup de gentillesse, avait tout à coup exprimé le désir énergique de monter à cheval sur l'un de ces oiseaux, et de faire en cet équipage le tour de l'étang. — N'est-ce pas, monsieur le marquis, qu'elle se noierait ?

— Cela n'est pas douteux, dit le marquis, et elle mériterait qu'on lui en laissât faire l'expérience.

— Le cygne ne se noie pas ! dit Sibylle.

— Le cygne a reçu de Dieu le don de nager, et vous ne l'avez pas.

— Je veux monter sur le cygne ! reprit Sibylle frémissante.

— Vous allez monter à votre chambre, dit le marquis, puisque vous n'entendez pas la raison. Emmenez-la, nourrice.

Sibylle se débattant avec un redoublement de cris, M. de Férias la saisit par le corsage, l'enleva de terre, et marchant à grands pas vers le château, alla la déposer dans une salle basse où il l'enferma ; puis il revint vers la marquise, et, se laissant tomber tout tremblant dans un fauteuil :

— Ce qui me console, ma chère, dit-il, c'est que je souffre plus qu'elle.

Il y a des lecteurs qui n'ont pas d'enfants, et nous ne devons pas l'oublier. Nous nous garderons donc de suivre